Revue des Sciences Religieuses

Introduction à la numérologie biblique. - Le diagramme Sator-Arepo

Jacques Meysing

Résumé

Dans la religion astrale passé et avenir se déroulaient selon un rythme cosmique, symbolisé par la Roue du Temps. La divination et la chronographie s'inspiraient d'elle. Le carré SATOR fut composé d'après le modèle du diagramme horoscopique. Ensuite, des chronologies juives et non-juives, ainsi que des listes de nombres de versets du Livre Sacré sont marquées par une numérologie cosmique. A l'arrière fond de cette numérologie serait, de nouveau, la Roue du Temps.

L'auteur du carré SATOR était au courant de la cryptographie grecque. Des chronologistes juifs et non-juifs utilisaient la même technique pour la transformation d'un diagramme de nombres en une série linéaire. Une telle chronologie est donc un diagramme de nombres cryptographie.

Citer ce document / Cite this document :

Meysing Jacques. Introduction à la numérologie biblique. - Le diagramme Sator-Arepo. In: Revue des Sciences Religieuses, tome 40, fascicule 4, 1966. pp. 321-352;

doi : https://doi.org/10.3406/rscir.1966.2453

https://www.persee.fr/doc/rscir_0035-2217_1966_num_40_4_2453

Fichier pdf généré le 05/04/2018

INTRODUCTION A LA NUMEROLOGIE BIBLIQUE

LE DIAGRAMME SATOR-AREPO

Si nous traitons ici de ce carré assez réputé, notre but est d'abord de relever les observations nécessaires en vue d'une juste appréciation de cette composition par la description de son « *Sitz im Leben* » et de montrer ensuite son analogie avec une autre catégorie de diagrammes, les carrés magiques et les autres configurations de chiffres qui sont à la base de plusieurs chronologies astrologiques de l'Antiquité. Ainsi la présente étude sera en même temps une introduction à la chronologie et à la numérologie biblique.

La littérature sur le carré SATOR est abondante. On consultera les auteurs Jerphanion, Carcopino et Euringer auxquels nous nous référons (1). Nous mentionnons ici l'origine judéo-chrétienne de ce

(1) G. JERPHANION, « La formule magique SATOR », *Rech. S. R.*, XXV (1935), p. 188-225 ; *id.*, « Du nouveau... », *Rech. S. R.*, XXVII (1937), p. 326-335. J. CARCOPINO, « Le christianisme secret du carré magique », *Mus. Helv.*, V (1948), p. 16-49 ; *id., Etudes d'hist. chrét.*, Paris, 1953, p. 11-91 ; *id., Compt. rend. de l'Acad. des Inser. et B.-Lettres* 1955, p. 500-507. S. EURINGER, « Das SATOR-AREPO-Quadrat », *Hist. Jahrb.*, LXXI (1952), p. 334-353.

Cf. aussi : *D.A.C.L.*, I, 2 (1907), col. 1794 et 1809-1816 ; XIV, 1 (1939), col. 1403 s.; XV, 1 (1950), col. 913 s. et les publications plus récentes: J. SZILAGYI, *Acta antiqua Acad. Scient. Hung.*, II (1954), p. 305-310 ; K. KARNER, « Die SATOR-Inschr. von Aquincum », *Theol. Lit. Zeit.*, LXXXII, 5 (1957), p. 391-394 ; J. SCHWARTZ, « A propos du carré SATOR chez les Ethiopiens », *Annales d'Ethiopie*, II (1957), p. 219-223 ; G. GAGOU, « La soluzione di un antico crittogramma... », *Miscell. Franc.*, LXI (1961), p. 276-282. J. DANIÉLOU, *Primitive Christian Symbols*, Londres, 1964, p. 99-101 (Ed. franç.: Editions du Seuil, 1961). G. GERMAIN, « Contemplation et interprétation... », *Bull. de l'Assoc. G. Budé*, EPCC, n° 1, p. 124-132.

carré, composé avant l'année 79. Il s'écrit ainsi :

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

Un manuscrit grec de la Bibliothèque Nationale de Paris donne de ce texte énigmatique la traduction suivante : ho speirôn - arotron - kratei - erga - trochous (2) ; ce qui signifie : Le Semeur à sa charrue (= sa croix) retient par son travail les roues (du destin) (3).

I. *Le carré SATOR, une représentation du firmament en rotation*

La Roue du Temps

Nous observons tout d'abord que les roues du destin équivalent à la *roue du temps,* gouvernée par Saturne, le Kronos des Romains. L'auteur du diagramme avait remplacé Saturne par *Sator,* nom qui fait allusion à un des titres du Christ, *Sôter,* mais l'indique comme le *Semeur* qui sème le bon grain. Le fait que le signe de Kronos, le  (4), fut appliqué aussi au Christ est analogue à cette substitution (5).

L'idée de la roue du Temps est fort répandue dès l'Antiquité et exprimée par une variété de symboles. Mentionnons : *le serpent qui se mord la queue* (6) ; *le serpent en forme de S* (7) ; la figure du

(2) N° 2411, fol. 60 ; *D.A.C.L.,* I, 2, col. 1815.

(3) Le mot *arepo* est un mot celtique latinisé ; cf. en français *arpent.* La charrue comme croix dissimulée est attestée par St Justin, *Apol.,* I, 55, 4 ; *P.G.,* VI, 411. Cf. DANIÉLOU, *o.c.,* p. 89 s.

(4) *D.A.* (= DAREMBERG-SAGLIO, *Dict. des Antiq.*), IV, 2, col. 1133 b ; PAULY-WISSOWA, III, col. 2482.

(5) E. TESTA, *Il Simbolismo dei Giudei-Cristiani,* Jerusalem, 1962, p. 403 s.

(6) *L'ouroboros* des hindous, répandu en Europe mais connu aussi au Mexique. Voir pour les illustrations des manuscrits : C. G. JUNG, *Psychologie und Alchemie,* Zürich, 1952², fig. 6, 13, 20, 44, 46, 130, etc., aux pp. 75, 87, 99, 149, 151, 348, dont le plus ancien est celui de l'*Evangile de S. Marc* (fol. 188 v.) de Venise, X-XI^e siècle : fig. 147, à la p. 401.

(7) Voir la Planisphère de Bianchini. Cf. JUNG, *o. c.,* fig. 24 à la p. 107.

Thai-Cuc, déjà connue de la Chine antique (8) et qu'on retrouve sur les drapeaux de la Corée du Sud et de la Mongolie ; le *zodiaque,*



La figure du Thai-Cuc

que l'on retrouve dans nombre de mosaïques byzantines. Nous reproduisons ici la fameuse Planisphère du premier siècle, découverte par Bianchini en 1705 au Mont Aventin à Rome (9) :



La Planisphère de Bianchini
Au centre le serpent en forme de S

A l'origine de tous ces symboles, il y a le firmament tournant autour de l'étoile polaire avec le serpent, la constellation du Dragon.

Nous observons ensuite que le texte de notre diagramme mentionne *le Semeur à la charrue.* Cette image évoque une autre figure, le *Laboureur avec son couteau.* Il est figuré au zodiaque de Dendérah (Egypte), datant du commencement du premier siècle (10). Nous le reproduisons ici :

---

(8) L. Chochod, *Occultisme et Magie en Extrême Orient,* Paris, 1945, fig. 17, 20 et 30, aux pp. 230-232 et 292. Cf. Jung, *o.c.,* fig. 47, 92 et 128 aux pp. 151, 266 et 344.

(9) *D.A.,* V, col. 1053 a.

(10) *Ibid.,* col. 1049 b.



Le Zodiaque de Dendérah
Au centre le Laboureur taurocéphale et la Jambe

L'analogie du Semeur à la charrue (sa croix) et du Laboureur au centre du cercle zodiacal est frappante. En face du Laboureur taurocéphale se trouve la constellation de la *Jambe*. Cette figure symbolise-t-elle l'éternel mouvement du firmament ? Elle pourrait être une projection céleste de la jambe du potier poussant sa roue. Comme constellation, elle est connue déjà en 2100 av. J.-C. (11).

On peut observer enfin que depuis Hésiode la *harpè*, la faucille de Kronos, et le Moissonneur étaient bien connus (12). Nous notons la ressemblance entre les mots *arepo* et *harpè*.

Nous constatons donc que l'idée de la roue du Temps était largement répandue, déjà dans l'Antiquité. En limitant notre champ d'observation à l'empire romain du premier siècle, nous concluons que l'image du *Semeur à la charrue* est un substitut du Laboureur céleste avec son couteau et que les mots SATOR AREPO furent choisis, sans doute, comme substituts de *Saturne* (— Kronos) avec sa *harpè*.

Le carré cosmique

A la même catégorie des symboles du firmament tournant appartiennent encore *la croix gammée* (13) et *le carré cosmique* (14) : deux représentations du ciel en forme de carré autour du pôle nord. Les quatre *kentra*, les quatre points cardinaux de l'univers, se trouvent au milieu de chaque côté du carré.

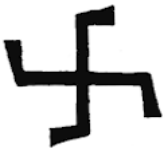
---

(11) La *Jambe* y est normalement accompagnée de *Nut*, la déesse qui supporte le ciel. Voir O. NEUGEBAUER, *Egyptian astronomical Texts 1*, Philadelphia, 1959, p. 31 et les planches 1-18.

(12) Dans la *Théogonie* ; *D.A.*, IV, 2, col. 1084 a.

(13) L. CHOCHOD, *Histoire de la Magie...*, Paris, 1949, p. 175 et JUNG, *o.c.*, fig. 110 à la p. 303.

(14) Répandu partout. Pour la Palestine du Ier siècle, voir TESTA, *o.c.*, p. 282-313.

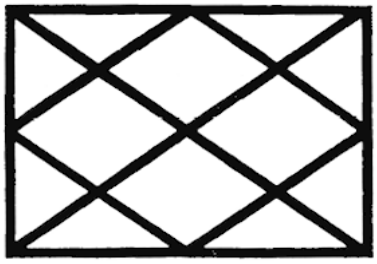


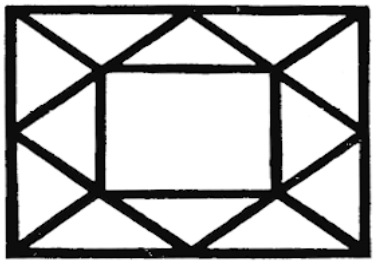
La Croix gammée



Le Carré cosmique

Dans la divination astrologique, on utilisait des diagrammes semblables, pour noter tout à la fois la position des 12 signes du zodiaque et celle des planètes relative à ces signes. On divisait le carré en douze régions, comme dans les diagrammes ci-dessous (15):





Diagrammes horoscopiques
a) byzantin et b) médiéval

Les 12 directions de ces champs correspondent aux 12 directions du zodiaque.

Comparant maintenant le carré SATOR aux diagrammes horoscopiques, on doit noter ceci :

1) Les quatre kentra de l'univers sont marqués dans le diagramme SATOR par des T, celui-ci étant une croix dissimulée. Le T correspond au *tau* hébreu, dernier caractère de l'alphabet, qui s'écrivait comme une croix : + ou bien ×.

2) Au centre de l'univers, où se trouve la constellation du Dragon, figure dans le carré SATOR, le N, caractère qui correspond au *nun* hébreu (16). Or, le *nun* est le premier caractère de *nachash, serpent.* La forme du caractère, encore ressemblant à celle de l'écriture protosinaïtique, ainsi que son nom en éthiopien, *le serpent,* du même radical que *nachash* (17), explique que le *nun* hébreu était un symbole pour *le serpent* dans les inscriptions du premier siècle.

---

(15) *D.A.*, V, col. 1054 a (d'après USENER, *Kleine Schriften,* t. III, p. 322 et BOUCHÉ-LECLERQ, *Astrologie grecque,* p. 285) : « Ces figures (d'horoscope) sont fréquentes dans nos manuscrits... ». Le second carré est attesté par les manuscrits byzantins ; O. NEUGEBAUER - H. VAN HOESEN, *Greek Horoscopes,* Philadelphia, 1959, col. 163 b. Ils reproduisent encore deux variantes, qui n'ont pas d'intérêt pour nous.

(16) Pour l'usage symbolique du N (= 50), voir : TESTA, *o.c.*, pp. 11, 150 et 366 ; pour l'association N-nun, *ibid.*, pp. 181 et 352.

(17) *Enc. Bib.* (= *Enciel. de la Biblia,* Barcelona), I (1963), col. 334,

Enfin, *le nun* et *le serpent* sont souvent des symboles équivalents pour le Messie (18).

Le mot TENET, horizontal et vertical, trace donc une croix ; une croix cosmique, dont le N coïncide avec la constellation du Dragon, centre de l'univers.

3) Ces deux constations ne prouvent pas que l'auteur du diagramme SATOR imitait le diagramme horoscopique, parce qu'il pouvait être inspiré directement par le carré cosmique, comme d'autres ont supposé. Mais il est bien connu, que, pour les Hébreux, les consonnes ont une valeur éminente en comparaison des voyelles ; leur écriture est consonantique. Or, les consonnes du diagramme SATOR tracent exactement le diagramme horoscopique :

S T R
R P
T N T
P R
R T S

Nous concluons donc, avec nos prédécesseurs, que le diagramme SATOR lui-même représente un carré cosmique, c'est-à-dire le firmament en rotation. Mais nous ajoutons que son auteur fut inspiré immédiatement par le diagramme horoscopique.

Le sens des diagrammes de nombres

Euringer, en 1952, comparait les carrés de caractères aux anciens carrés de chiffres (19). Ceux-ci appartenaient déjà dans l'Antiquité à la sphère de la magie et de la divination astrologique. Leur étude gagne en intérêt avec la constatation que l'auteur du diagramme SATOR était, vraisemblablement, au courant de l'horoscopie. Voici les principaux types de carrés magiques :

4	9	2	16	3	2	13	17	24	1	8	15
3	5	7	5	10	11	8	23	5	7	14	16
8	1	6	9	6	7	12	4	6	13	20	22
			4	15	14	1	10	12	19	21	3
							11	18	25	2	9

(18) Cf. TESTA, o.c., p. 17, 147, 160-162 et 278. Nous ajoutons encore qu'une règle de gématria permet de substituer *nachash* par *Messie*, en raison de la même valeur numérique de ces mots. Ainsi déjà le serpent est un signe associatif du Messie. Mais il va sans dire que le serpent, le dragon primordial, exprime surtout le rôle cosmique du Christ, A et O, le Pantokratôr.

(19) Voir p. 321, note 1.

Dans chaque carré, les nombres individuels sont utilisés seulement une fois : dans le premier diagramme, les chiffres 1 à 9 ; dans le deuxième, 1 à 16 et dans le troisième, 1 à 25. Pour chaque carré, la somme de chaque colonne est une constante et égale la somme de chaque ligne, mais aussi la somme de chaque diagonale. Ces sommes constantes sont 15 pour le premier carré, 34 pour le deuxième et 65 pour le dernier. Depuis le XVI^{e} siècle, le carré de 3 × 3 s'appelle la *clef de Saturne ;* les deux autres celles de *Jupiter* et de *Mars* (20). Ces trois diagrammes étaient déjà connus aux Indes antiques ; le premier dans la Chine antique, sous la forme du *Lac-Thu.* Chochod le rapproche de la *croix gammée* en raison de quelques constatations numériques frappantes, si on trace cette croix au diagramme de 3 × 3, dit (maintenant) la *clef de Saturne* (21).

Ces trois carrés seraient-ils donc aussi des carrés cosmiques, équivalents à peu près à la roue du Temps ? Ceci n'est pas nécessaire. La numérologie de ces carrés dominait pourtant l'astrologie antique, comme nous le verrons. Ces diagrammes fonctionnaient comme archétypes, pour la composition d'autres diagrammes de chiffres, c'est-à-dire des chronogrammes qui représentaient la roue du Temps.

D'abord, la chronologie biblique de la Bible dite samaritaine, d'Adam à Noé est une composition arithmo-géométrique, composée selon le modèle ☰ ☰ ☰, plus précisément selon le modèle numéroté comme suit : $\begin{matrix} 1 & 4 & 7 \\ 2 & 5 & 8 \\ 3 & 6 & 9 \end{matrix}$. Pareillement la chronologie de Noé jusqu'à Thare fut composée selon le même modèle. Sa ressemblance avec *la clef de Saturne* est frappante.

Ensuite, le nombre principal de la clef de Saturne est 15. Or, ce nombre joue le rôle principal dans ces deux chronogrammes, correspondant aux sections d'Adam à Noé et de Noé à Thare (22).

On n'a pas encore le droit de conclure que ces chronogrammes soient des carrés cosmiques. Mais les chronologies bibliques sont analogues aux chronologies diluviennes des Babyloniens, qui furent,

---

(20) Depuis Cornelius Agrippa, 1486-1535 ; *Enc. Brit.,* s.v. *Magic square.*

(21) *Histoire de la Magie,* p. 175.

(22) Ceci est juste pour la section d'Adam à Noé à condition qu'on lise 82 ans pour l'âge de paternité de Lamech. Voir note 45 à la p. 340.

elles aussi, composées selon un modèle géométrique, numéroté. Pour les chronologies connues comme W.B. 62 et celle de Bérose, ce modèle est la fameuse tétractys des Pythagoriciens : 1

2 3

4 5 6

7 8 9 10.

Les astrologues babyloniens distinguaient en elle l'hexagone

2 3 ●

4 ● 6 et la configuration complémentaire ● . Dans le

8 9 ● ●

chronogramme, l'hexagone représentait, sans doute, le firmament en rotation (23). La numérologie pythagoricienne dominait donc l'astrologie babylonienne. L'analogie entre les chronologies des Babyloniens et celles des Hébreux suggère que celles-ci, étant également des compositions arithmo-géométriques, représentent aussi le firmament en rotation. Les archétypes de ces chronologies, c'est-à-dire

1 4 7

la *tétractys*, le *modèle* 2 5 8 et *la clef de Saturne* ont en com-

3 6 9

mun de relever le chiffre 5, qui se trouve toujours au centre. Cinq est le rang de Saturne dans la succesion des planètes rangées selon leur temps de révolution. Dans un contexte astrologique et chronologique le chiffre 5 pouvait donc évoquer Kronos (24). Grâce à cette symbolique, croyons-nous, ces diagrammes de chiffres furent promus comme archétypes des chronogrammes. Le dieu du Temps résidant au centre de l'archétype règne de là sur les diagrammes chronologiques. Ces chronogrammes sont en même temps des cosmogrammes !

---

(23) *Rev. S.R.*, 39 (1965), p. 219-225.

(24) L'ordre mentionné des planètes est le suivant : Mercure (1), Vénus (2), Mars (3), Jupiter (4), Saturne (5). Voilà l'essentiel.

Mais nous croyons que le rapport symbolique entre le *he* semitique (ayant la fonction du chiffre cinq en raison de sa place dans l'alphabet araméen) et la planète est beaucoup plus ancien que ces chronologies et fort significatif. Il y a en outre un même rapport entre le *chet* (à la 8e place) et Saturne. Cette opinion est fondée sur plusieurs rapprochements parallèles, que nons pouvons seulement énumérer ici ; les voici : 1) la ressemblance constante entre les caractères-chiffres *he* et *chet*, E et H, 5 et 8 ; 2) la correspondance entre le dieu Çiva et Saturne-Kronos-Molok ; entre l'usage du symbole *dorje* par les lamas tibétains et l'idée de l'*ogdoade* dans la pensée gnostique ; 3) la ressemblance entre le *dorje* comme signe (voir la note suivante), le *nœud double* de l'alphabet sinaïtique (le *chet*) et le signe 8 et 4) la ressemblance entre les mots *chet* et notre *eight, acht ;*

Il est connu, par ailleurs, que l'idée d'un dieu du Temps se retrouve dans la pensée juive : *l'Ancien* est mentionné en Daniel vii, 9. 13. 22. Enfin, Saturne reçut le siège présidentiel dans le schème de la semaine juive : le Sabbat devenait le jour de Saturne.

La tétractys servait aux initiés pythagoriciens comme instrument, comme véhicule, de leurs spéculations cosmiques. Les chronologies diluviennes des Babyloniens, élaborées d'après la numérologie de la tétractys reflètent leurs spéculations historico-astrologiques (25). La chronologie samaritaine appartient au même genre. Il est déjà clair que plusieurs croix, verticales (+) ou bien diagonales (×), tracées sur ces diagrammes sont marquées d'une valeur numérique

---

entre *shèva'*, *shiv'ah* (*seven, sieben,* le rang de Saturne dans l'ordre de la semaine) et *Çiva ;* entre *shesh, sass* et notre *six.*

Antérieurement à la découverte de Mercure, le rang de la planète Saturne était 4. Nous supposons qu'alors le *he,* le signe de Saturne occupait la 4e place dans l'alphabet (et le *waw* avait la valeur *five, fünf*). Ainsi la tétrade et l'ogdoade se retrouvaient dans l'ordre des caractères, marqué par le *he* et le *chet,* à la 4e et à la 8e place.

La révélation d'Hermès était, sans aucun doute, une vraie révolution dans la religion astrale de l'antiquité et un problème quant à son explication numérologique gnostique. Pour sauver la tétrade sacrée on pourrait avoir inventé l'ordre des planètes de notre semaine (voir p. 26 s.) qui donne le rang 4 à Hermès. Dans cet ordre, Saturne (Çiva ?), au rang 7 (cf. shèva'-shiv'ah) est précédé par Vénus au rang 6 (six, sass en sanscrit). Cf. aussi le mot *sexe.*

(25) Nous avons comparé les diagrammes archétypes comme la tétractys au mandala (*khilkor*) des Tibétains (*Rev. S.R.,* 39 (1965), p. 222). GERMAIN, *o.c.* p. 124, le faisait à bon droit, pour le carré SATOR. Voici quelques descriptions : « Un mandala est toujours une représentation matérielle de l'univers » (Percheron). « Ihr Zentrum (contient) in der Regel eine Figur von höchstem religiösem Wert... entweder Shiva selber... oder... oder... das Dorje, das Symbol aller gesammelten göttlichen Kräfte schöpferischer und zerstörerischer Natur » (Jung). Nous répétons que le *dorje* ressemble sensiblement au chiffre 8. Nous le regardons comme un symbole naturel de la mort et de la régénération, et ainsi comme symbole associatif de Çiva, le danseur cosmique. Le *nœud double,* ensemble avec *l'arbre de Vie* se trouve parmi les inscriptions funéraires de Bethfage (TESTA, *o.c.,* planche 34, 9).

Les alchimistes et les astrologues ont gardé le goût pour les cosmogrammes. Mercure se trouve souvent au centre comme *anima mundi.* Il est représenté comme une roue, ou par un serpent, un aigle, etc. Les manuscrits montrent souvent des carrés cosmiques, des triangles (ressemblant parfois ouvertement à la tétractys), des zodiaques et des chiffres. Voir JUNG, *o.c.,* les fig. 60, 75, 117, 192, 199 aux pp. 183, 216, 323, 487, 507 et surtout les fig. 59, 93 et 214 aux pp. 179, 271 et 533.

significative dans la pensée juive ; que l'état d'esprit qui s'occupait à la confection de ces diagrammes est celui des astrologues, des interprètes de la roue du Temps (26).

Ce qui est plus important pour nous, réside en ce que la recherche de la technique de composition des chronologies nous ouvre la porte à la numérologie biblique en général. Celle de la chronologie samaritaine est, en tout cas, ésotérique et géométrique, comme la numérologie des Babyloniens.

La numérologie géométrique des gnostiques

La conclusion à laquelle nous sommes arrivés s'accorde d'ailleurs avec les survivances assez fragmentaires de la numérologie de plusieurs sectes juives. D'abord la gnose samaritano-chrétienne, mais surtout le gnosticisme de Basilide et de Valentin connaissaient des systèmes de nombres, qu'on appliquait au cosmos et à sa genèse. Le cosmos se distingue du chaos par son harmonie, par un ordre manifeste tout ensemble géométrique et numérique. Les mouvements des astres obéissent au Temps, suivant des règles strictes. « Omnia in mensura et numero et pondere disposuisti » (*Sag.* xi. 21).

Le gnosticisme explique tout cela. Les chiffres 1 à 9 ou bien 1 à 10, et les figures élémentaires, comme le triangle, le carré et le cercle étaient parmi les premières idées, lancées par l'Intelligence Divine. Mais le nombre n'était pas encore émancipé comme quantité abstraite. Il restait fortement associé au contexte concret où on l'avait découvert. Ainsi connaissait-on des nombres triangulaires, des nombres carrés, des nombres circulaires. *Abrasax* et *Mitra* sont de tels systèmes gnostiques (27). La valeur numérique de chacun de ces mots, obtenus par l'addition des caractères individuels comme chiffres, égale 365. Il s'agit d'un nombre « circulaire », signifiant ou du moins connotant le zodiaque, parcouru par le soleil en un an. On reconnaît la préoccupation astronomique, pour la roue du Temps. Le caractère ésotérique est suffisamment illustré par l'astuce nécessaire pour produire le nombre cosmique, 365.

---

(26) *C.N.F.I.*, XIV (1963), n° 1, pp. 22-25 ; « La divination dans l'antiquité » dans : *Evangile aujourd'hui*, 49 (1966), p. 5-12.

Jusqu'au XVII[e] siècle, l'astrologie n'était généralement pas considérée comme contraire au christianisme. L'astrologie « monothéisée », admise aussi dans le Judaïsme et l'Islam, apparaît dans le N.T. et l'A.T. et fut pratiquée à Qûmran ; cf. *R.Q.* 5 (1965), p. 199 s. et *Sag.* viii, 8.

(27) En grec. Cf. TESTA, *o.c.*, p. 26-32 et 226 ; surtout p. 27.

La connaissance du système numérologique était la gnose (28). Elle fut acquise « à l'aide de magie et à l'aide d'images, d'incantations et invocations », selon Irénée (29). Le caractère à la fois ésotérique et géométrique de la numérologie gnostique est clairement affirmé par ce texte.

Ensuite, il y a la *gématria* rabbinique : une méthode d'interprétation fondée sur la valeur numérique des caractères d'un texte. L'étymologie du mot est *géométreia,* ou bien *grammateia.* Dans les deux cas, il s'agirait de l'art d'arranger ou bien de regrouper les caractères d'un mot ou d'un texte ; un peu comme dans nos *mots croisés* (30). Les initiés savaient la configuration qui révélait le sens plein d'un groupe de caractères, dont l'arrangement linéaire, destiné au *profano vulgo* ne présentait qu'un texte assez sec. A l'origine du mot *gématria* se trouve donc la gnose des configurations, des diagrammes, de caractères ou des chiffres.

Est-ce qu'on peut encore trouver d'autres traces ?

Un carmen figuratum comme cosmogramme

Dans les milieux chrétiens de l'époque hellénistique, on trouve des poèmes-images, des « calligrammes », qui ont aussi conservé quelques traits des configurations géométriques des gnostiques. H. De Lubac, que nous suivons ici, l'a décrit dans son *Exégèse Médiévale* (31). Ce genre « avait été cultivé avec dextérité par un poète de cour, ami de Constantin, Publius Optatien Porphyre, qui inscrivait ses vers à l'intérieur d'un cadre peint. Fortunat avait imité Porphyre ; les lettrés anglais l'avaient admiré, les carolingiens s'entichaient. » Le représentant le plus prononcé de ce genre de poètes est Raban Maur (776-856) ; son chef-d'œuvre est *De laudibus sanctae crucis* (32). Il eut un succès sans égal. Tout le Moyen âge

---

(28) La psychologie qui correspond au gnosticisme est encore très simple : le dieu créateur doit obéir à l'imagerie gnostique. Mais Yahvé dans la Bible doit, lui aussi, observer le calendrier sacerdotal. Cf. la création en 6 + 1 jours ; Cyrus, le serviteur de Yahvé apparaît sur la scène à la fin d'une grande année (de 10 × 364 ans selon la chronologie de la Bible hébraïque ; cf. ce nombre aux 3600 ans des Babyloniens).

(29) *Adv. Haer.,* I, xxiv, 5 ; *P.G.,* VII, col. 678 ; cf. TESTA, *l. c.*

(30) *Enc. Bib.,* III, col. 746.

(31) H. DE LUBAC, *Exégèse Médiévale,* I, 1, Paris 1959, p. 160-165, surtout p. 161-162.

(32) *P.L.,* CVII, col. 133-294. Cf. TESTA : « une doctrine systématique du symbolisme », *o.c.,* p. XI.

l'admirait à la suite de St Odilon de Cluny : ce poème est : « plus précieux à la vue, plus agréable à lire, plus doux à la mémoire, quoique également plus difficile à composer qu'on n'en saurait jamais trouver. »

De Lubac le décrit comme « un pastiche monstrueusement pesant de ces "périlleux mots en losanges, en escalier, en quadrillure, en étoile, en autel, en double et en triple croix", en pyramide ou en vaisseaux... Nulle part ailleurs... on ne trouverait du genre, une application si soutenue. Nulle part en même temps plus que dans ce poème... ne s'affirme la ferveur d'une foi si robuste et si triomphale — et la rencontre n'est pas choquante : car rien ne se prêtait mieux que cette architecture massive, cet *ordo quadratus* adopté par Raban pour son *carmen figuratum,* à célébrer la prise de possession de l'univers par la croix de Celui "qui contient tout en tout". Il plante la Croix du Christ au centre de toutes choses, comme Vigile plaçait Orphée au milieu de la coupe cosmique. »

Nous revenons encore à cette symbolique, datant d'un lointain passé, qui donnait un sens cosmique à la tonsure cléricale, au sacre du roi et du grand-prêtre et à la consécration d'un temple ; qui apparaît encore dans l'architecture médiévale ainsi que dans les cosmogrammes des astrologues et des alchimistes ; qui exigeait des figurations cosmiques à l'intérieur des poèmes et imposait des dimensions cosmiques aux Livres Sacrés.

II *Le carré SATOR comme cryptogramme*

En 1926 et 1927, Grosser et Agrell ont publié la même découverte concernant le carré SATOR (33). Ils avaient trouvé que les 25 caractères du diagramme, répartis autrement, peuvent constituer la figure suivante :

A
P
A
T
E
R
A — P A T E R N O S T E R — O
O
S
T
E
R
O

Le carré SATOR possède donc un double sens et peut être lu à deux niveaux différents. La première lecture permet une interprétation chrétienne, comme on l'a expliqué plus haut. La seconde lecture est bien cachée ; mais révélée, elle est clairement chrétienne. L'existence d'un double sens correspond au symbolisme des anciens, qui aimaient l'usage des signes polyvalents. La seconde lecture donne le sens plénier. Le carré SATOR est donc une sorte de cryptogramme.

Ceci nous invite à étudier de plus près les techniques de la cryptographie antique.

Les Romains utilisaient, à côté des procédés chimiques, la *substitution* des caractères individuels, ainsi que leur *transposition* selon une méthode héritée des Grecs. Jules César, écrivant un *e* pour un *a*, un *f* pour un *b*, etc., nous laisse un exemple d'une substitution simple. Dans la Bible, deux exemples sont connus (34). Cette méthode n'a pas d'intérêt ici. Ces exemples nous montrent toutefois que la

(33) Euringer, *o.c.*, p. 335.

(34) Le mot *Sheshak* pour *Babel, Jér.* xxv, 26, est un exemple d'athbash. L'autre cas suppose une conjecture, lisant dans le verset précédent, 25, *Zimki* ; nom qui se traduit par athbash en *Elam*. Pour athbash, voir *Enc. Bib.* I, col. 916.

cryptographie se trouvait encore à un stade primitif, reflétant à son tour un état d'esprit assez naïf.

L'autre méthode, d'origine grecque, est de quelques siècles plus ancienne. Elle s'appelle la *scytalè*, d'après le bâton-épistolaire, utilisé pour la confection et pour la lecture du cryptogramme (35). Les Lacédémoniens l'ont inventée et utilisée pour leurs dépêches secrètes, dites *lettres laconiques*. L'invention fut admirée par les peuples amis et rivaux. Ceci favorisa la diffusion de la *scytalè*, regardée comme *la clef de la sagesse*. Hermès, le messager divin la reçut comme attribut, la *scytalè* ou bien le *kèrykeion*, bâton enroulé d'une ou deux bandes ou serpents (36) ; il devenait ainsi le révélateur de toute science secrète et magique, l'illuminateur de l'humanité. Nombreuses sont les sources grecques, dès le VII[e] siècle av. J.-C., qui mentionnent cette *scytalè*, dont Plutarque (40-120 apr. J.-C.) dans la *Vie de Lysandre*, ch. 19, nous laisse la description la plus complète.

Pour la composition du cryptogramme, on utilisait donc un bâton et une bande, un ruban de cuir ou de parchemin. La bande, enroulée en spirale autour du bâton, constituait la surface à écrire. Le texte fut écrit en plusieurs lignes parallèles à l'axe du bâton. Cette spirale, ce « serpent » déroulé, constituait le message chiffré. Et bientôt le mot skytalè ne désigna plus exclusivement le *bâton épistolaire*, mais aussi le *télégramme chiffré* et ensuite, même en dehors d'un contexte cryptographique, le *serpent* (37).

La méthode permet des variations. D'abord le diamètre du bâton doit être choisi ; théoriquement on pourrait même utiliser un bâton cônique. Ensuite, on peut enrouler autour du bâton une seule bande, ou bien deux bandes jumelles, l'une à côté de l'autre. On doit encore choisir la largeur de la bande selon qu'elle correspond à un seul caractère, ou bien à deux caractères, ou bien à une fraction d'un caractère seulement.

---

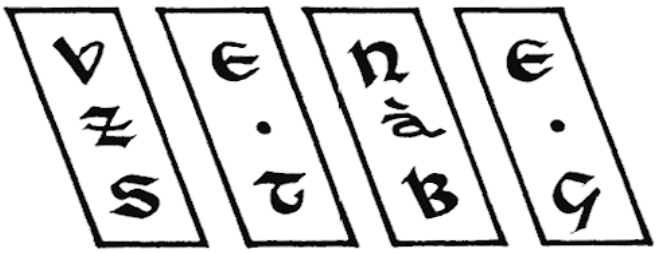
(35) *D.A.*, IV, 2, col. 1162 a.

(36) *Ibid.* Le mot latin *caduceus* (Cic., Liv., Plin.) s'explique difficilement (PAULY-WISSOWA, *sub hac voce*). Ecrit en hébreu, le *resh* de kèrykeion pourrait être lu comme *daleth*. Les Juifs utilisaient, semble-t-il, la cryptographie par substitution antérieurement aux Romains. Cf. note 34 à la p. 333.

(37) A l'origine du caducée avec les deux serpents d'Esculape se trouve, sans doute, le *kèrykeion* avec les deux bandes d'Hermès, le père d'Esculape.

Pour mieux comprendre la méthode, nous élaborons ici un exemple simple :

Supposons qu'on veuille chiffrer le message suivant : *Venez.à.Stbg.* Ecrit ainsi, il consiste en 12, soit 4 × 3 éléments. Nous commençons à dessiner trois lignes sur le ruban enroulé autour du bâton ; lignes par préférence équidistantes et parallèles à l'axe du bâton épistolaire. Le premier circuit contient donc 3 cellules, ainsi que les circuits suivants. Quatre circuits suffisent pour notre texte de 12 éléments, qu'on inscrit ainsi dans les 4 × 3 cellules :



Le « serpent » déroulé, donne le texte :

Il va sans dire qu'on aurait pu placer le même texte sur quatre lignes de trois cellules. Mais il ne faut pas écrire tout le texte sur une seule ligne, ni sur un seul circuit. Dans les deux cas, on n'aurait pas de crytogramme ! En écartant également les extrêmes, on utilise de préférence un diagramme carré, ou bien un rectangle presque carré, de 3 × 4, de 4 × 3, de 4 × 5 ou de 5 × 4 cellules, exigeant un message de 9, 12, 16, 20, 25, etc. éléments.

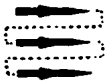
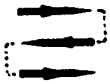
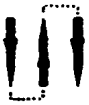
Le destinataire d'une telle dépêche, en possession de la clef, c'est-à-dire d'un double du bâton qui avait servi pour sa confection, n'avait qu'à enrouler la bande autour de son bâton pour lire le message.

V z S e . t n à b e . g

Mais envisageons maintenant le cas où la dépêche tombe dans les mains d'un *décrypteur,* un déchiffreur qui n'a pas la clef. Voyant que l'ordre 1, 2, 3... 12 des caractères du texte : V n S e . t n à b e . g ne donne pas de sens, il compte le nombre des éléments, ici 12, soit 3 × 4. Ensuite il lit le texte déchiffré dans l'ordre : 1, 4, 7, 10 — 2, 5, 8, 11 — 3, 6, 8, 12. Il n'a même pas besoin d'un bâton épistolaire pour le déchiffrement. Un peu d'intelligence et de patience suffit pour découvrir le système, d'ailleurs assez répandu dans l'antiquité. Nous constatons donc, de nouveau, que la cryptographie était encore assez enfantine !

Pour dérouter le décrypteur éventuel, on complétait le carré ou bien le rectangle, en ajoutant quelques nulles — par exemple les deux points dans notre paradigme — parsemées entre les caractères, de préférence de façon non systématique.

Revenons maintenant au diagramme PATER, où il y a deux fois un A et un O. La croix entre un seul alpha et omega est un symbole connu (38). La première fonction des deux A et O est d'augmenter le nombre des caractères jusqu'à 25, nombre carré, et nécessaire pour un diagramme régulier, ici le diagramme SATOR. De ce point de vue, ils ont la même fonction que les nulles dans un texte destiné à être chiffré.

Il y a encore une remarque à faire concernant la lecture de la bande enroulée. Dans notre exemple le destinataire, ou bien le décrypteur, lisait un texte significatif sur les trois lignes parallèles, lues dans le même sens  Mais il pourrait avoir trouvé le texte significatif en lisant le diagramme en *boustrophedon,* c'est-à-dire en direction alternante  ou bien en lisant ainsi le diagramme :  ou encore autrement  Ensuite, la lecture intelligible du diagramme ne commençait pas nécessairement par le caractère en haut à gauche, mais pouvait commencer à chacun des quatre coins du diagramme. Donc, il y a en tout 16 façons différentes de lire un diagramme rectangulaire. Une décrypteur, voire chaque cryptographe de l'école grecque, était accoutumé à ces 16 lectures différentes.

Appliquées au diagramme SATOR, ces 16 lectures donnent pourtant toujours la même phrase, quoique l'ordre des mots varie : Sator arepo... Sator opera... Rotas arepo... Rotas opera...

Voilà donc le charme du carré SATOR comme cryptogramme. Son auteur était au courant de la cryptographie grecque, mais il se moquait de la connaissance professionnelle de ses collègues. La lecture multiple du carré ne révèle pas son sens ésotérique. La croix formée des mots PATERNOSTER est le résultat d'un jeu de caractères. Ceci est la *grammateia ;* mot qui explique le mieux l'étymologie de *gématria* (39).

---

(38) Trouvé par exemple à Carthage et à La Gayole (Var) ; *D.A.C.L.*, XIII, 1, col. 354 et XI, 2, col. 1582.

(39) *Enc. Bib.*, III, c. 746.

Les chronogrammes babyloniens et hébreux

Cette digression sur la cryptographie grecque met le carré SATOR dans une nouvelle lumière. Mais les diagrammes chronologiques profitent encore plus de cette lumière, car le chronogramme correspond au *clair* d'un cryptogramme. Les chronologies en question sont en fait des chronologies *laconiques*. La transposition systématique des éléments de ces listes de nombres correspond à celle de la cryptographie grecque.

Les chronologies babyloniennes furent vraisemblablement composées sur un abaque, sur un pinax (40). Les chronologies samaritaines d'Adam à Noé et de celui-ci à Thare peuvent être composées sur un bâton épistolaire. La transposition des éléments est identique à celle effectuée à la *scytalè*.

L'auteur juif du carré SATOR connaissait la cryptographie grecque et l'idéologie de la roue du Temps. Mais déjà le chronologiste biblique dit « samaritain » confectionnait des diagrammes de nombres représentant la roue du Temps. Il se servait de la cryptographie grecque et il révèle un état d'esprit apparenté à celui des astrologues et des gnostiques. Le sens profond de cette chronologie n'était accessible qu'aux seuls initiés.

Les chronologies bibliques à partir de l'Exode

Ensuite on se demande : que penser des chronologies des Juges et des Rois ? Sont-elles aussi des compositions arithmo-géométriques ? des interpolations d'intervalles fixés a priori ? des chronologies laconiques, cachant une signification plus profonde ?

Comme cela dépasserait les limites de cet article de donner les *clairs* de ces chronologies et leur signification, nous nous contentons de décrire ici les premières indications qui nous invitaient à une investigation ultérieure.

Comme nous l'avons vu, la cryptographie grecque demande de préférence un message consistant en 9, 12, 16, 20, 25, etc., caractères. Pour compléter le nombre d'éléments, on ajoutait, selon les besoins, quelques trous. Ainsi la première indication d'une chrono-

(40) *Rev. S.R.*, 39 (1955), p. 214-218. Le pinax était sans doute aussi connu en Palestine. A Tell el-Farah on a trouvé une tablette rectangulaire avec trois lignes de dix trous, du début de l'époque monarchique. R. DE VAUX, *Les Institutions de l'A.T.*, I, Paris, 1958, p. 267.

logie confectionnée à la *scytalè* est le nombre des éléments. Or, de ce point de vue, les chronologies des rois sont fort suspectes. On doit noter ce qui suit :

— La chronologie biblique des rois de Juda, commençant avec David, consiste en 22 éléments, correspondant à la durée de règne de chacun d'eux. De ces 22 rois, deux reçurent une fraction d'un an et 20 reçurent un nombre entier d'années (41).

— La chronologie des rois d'Israël consiste en 19 éléments, dont trois reçurent, comme durée de règne, une fraction d'un an et 16 un nombre entier d'années (42).

Dans ces deux chronologiques, le nombre des éléments d'une série semble réduit, à l'aide de quelques nulles, à un nombre adapté à la cryptographie grecque : 22 — 2 = 20 ; 19 — 3 = 16. Ces deux chronologies attire donc l'attention du décrypteur.

Il est d'ailleurs connu que les intervalles principaux de l'histoire juive ont des dimensions artificielles. La chronologie selon le texte massorétique place la naissance d'Abraham *40 jubilés* après l'année de la création. La période d'Abraham jusqu'à l'Exode consiste en 720 (soit 3/2 × 480) ans ; ensuite il y a 480 ans jusqu'au premier Temple, et de nouveau 480 ans jusqu'à la première année de Cyrus, quand Zorobabel commençait la construction du second Temple (43). Le schématisme est clair. Les grandes époques ont des dimensions artificielles, comme dans une chronologie astrologique.

La chronologie biblique des patriarches est évidemment une interpolation. Le fameux Canon de Ptolemée, d'envergure beaucoup plus modeste que la chronologie biblique, est encore une interpolation. La présomption est donc que celle des Juges et des Rois sont aussi des interpolations. Dans ce cas, il faut chercher à déterminer

---

(41) Voir le tableau dans E. THIELE, *The Mysterious Numbers,* Chicago 1955², p. 281 s. Voici les références bibliques : *1 Rois* ii, 11 ; xi, 42 ; xiv, 21 ; xv, 2.10 ; xxii, 42, *2 Rois* viii, 17.26 ; xii, 1 ; xiv, 2 ; xv, 2.33 ; xvi, 2 ; xviii, 2 ; xxi, 1.19 ; xxii, 1 ; xxiii, 31.36 ; xxiv, 8.18.

(42) Voir la note précédente. *1 Rois* xiv, 20 ; xv, 25.33 ; xvi, 8.15.23.29 ; xxii, 52. *2 Rois* iii, 1 ; x, 36 ; xiii, 1.10 ; xiv, 23 ; xv, 8.13.17.23.27 ; xvii, 1.

(43) *C.N.F.I.,* XIV, n° 1 (1963), p. 25.

la technique utilisée pour ses interpolations. Elle se laisse aisément soupçonner déjà en comptant simplement le nombre d'éléments de ces chronologies !

Les listes des nombres de versets

Ajoutons encore que les listes des nombres de versets des Livres de l'Ancien Testament, selon l'édition de Kittel, constituent un problème analogue à celui de la chronologie biblique (44). Il y a la liste de versets des cinq Livres de la Torah ; il y a la liste de versets de seize Livres de la Miqrah, c'est-à-dire des Livres de Josué jusqu'aux Chroniques, et la liste de versets des douze Petits Prophètes, dont l'ensemble correspond à un tome dans la liste précédente.

Ces trois listes ont en commun, d'abord que le nombre total des versets est un nombre remarquable quant à sa composition numérique. Les nombres totaux des versets de la Torah et de la Miqrah ressemblent clairement aux nombres fixées a priori dans les chronologies, inspirés surtout par le nombre jubilé (= 49) et par des nombres « calendriques », c'est-à-dire des nombres pris des calendriers, lunaire et solaire, de 354, de 364 et de 365,25 jours.

Ensuite, la liste la plus longue, correspondant à la Miqrah, est clairement une liste structurée comme nous avons montré ailleurs.

Enfin, le nombre d'éléments de chaque liste est toujours un nombre intéressant comme nombre évocateur : 5, 16 et 12. Le chiffre 5 est un nombre figuratif, invoquant le fameux pentagone : les nombres 16 et 12 sont des nombres utilisés de préférence dans une liste laconique, dont le clair est un diagramme carré ou rectangulaire.

Ces trois listes attirent donc l'attention d'un décrypteur et pour les mêmes raisons que les chronologies le font. Même antérieurement au déchiffrage, on doit constater que les listes des nombres de versets sont structurées comme les listes chronologiques. Pour

(44) J. Meysing, « The Numbers of the Verses of the Biblical Books ». *C.N.F.I.*, XIV, n° 3-4 (1963), p. 35 s.; *idem*, XV, n° 1, p 24 s.

mieux montrer l'unité du système numérologique, nous relevons ci-dessous quelques données numériques déjà publiées (45).

Dans le système du Chronologiste l'année de la Création était l'an 1 A(nno) M(undi). Il comptait, entre conception et naissance des patriarches l'intervalle net de 9 mois, soit 3/4 d'un an. Il apparaît, qu'il avait mis la naissance d'Abraham (de Jacob, etc.) 40 jubilés (50 jubilés, etc), à partir de l'an 1, l'année de la création. Voici les données principales :

1. La naissance d'Abraham (T.M.), en $40 \times 49 + 1$ anno mundi,
2. La naissance de Jacob (Sam.), en $50 \times 49 + 1$ anno mundi,
3. L'émigration d'Abraham (LXX), en $70 \times 49 + 1$ anno mundi,
4. La naissance de Moïse, (T.M.), en $100 \times 26 + 1$ anno mundi,
5. La première année de Cyrus (T.M.), en $10 \times 364 + 1$ anno mundi,
6. L'assomption d'Esdras (LXX). en $100 \times 49 + 1$ anno mundi,
7. Le nombre de versets de la Torah est $16 \times 365.25 + 1$,
8. Le nombre de versets de la Miqrah est $49 \times 354 + 1$.

La computation des données n° 1, 4 et 7 ne demande aucune correction textuelle. Les données n° 3, 5 et 6 se fondent sur un

---

(45) *C.N.F.I.*, XIII (1962), n° 3-4, p. 26 s. ; XIV, n° 1, p. 22 s. Voir aussi la note précédente et note n° 26.

L'année de la naissance de Jacob, selon la chronologie samaritaine, se compute ainsi : l'âge de paternité de Lamech, soit 53 ans, donne pour l'année de naissance d'Abraham : 2261 + 1 A(nno) M(undi) ; *C.N.F.I.*, XIII, n° 3-4, p. 30. Dans l'article suivant, nous avons proposé de lire 82 ans au lieu de 53 (cf. les 182 ans du texte massorétique), car ainsi la série d'âges des patriarches devient intelligible comme construction. Ainsi l'année de naissance d'Abraham devient : 2261 + (82 — 53) + 1 = 2290 + 1 A.M. La naissance de Jacob était après 100 + 60 ; or 160 ans ; donc en 2450 + 1 A.M. Le nombre 2450, soit 50 jubilés, joue le rôle dominant dans plusieurs chronologies de cette époque ; *C.N.F.I.*, XIII, n° 3-4, p. 28.

L'année de la naissance de Moïse, selon la chronologie de la bible hébraïque, se compute de façon analogue. Abraham est né en 1960 + 1 A.M. (*C.N.F.I.*, XIII, n° 3-4, p. 30), soit 40 × 49 ans à partir de l'année de la création, l'année 1 A.M. Ensuite, il y a jusqu'au séjour en Egypte : 100 + 60 + 130 = 290 ans (*Gen.*, xxi, 5 ; xxv, 26 ; xlvii, 9.28). Ce séjour durera 430 ans ; mais Moïse est né 80 ans avant l'Exode, donc après : 430 — 80 = 430 ans (*Ex.*, xii, 40 ; vii, 7). L'addition des intervalles donne pour l'année de naissance de Moïse : 160 + 290 + 350 = 2600 ans, à partir de l'année de la création.

Cette chronologie est précise. La célébration de la Pâque à Galgalis est exactement 40 ans après la Pâque de l'Exode et quelques semaines après le deuil de 30 jours, suivant la mort de Moïse qui avait 120 ans (*Deut.*, i, 1 ; xxxiv, 7-8 ; *Jos.*, i, 1.11 ; iv, 19 ; v, 10).

choix délibéré, fait par plusieurs auteurs, parmi quelques possibilités d'interprétation, d'ailleurs fort peu nombreuses. Les données n° 2 et 8 sont les conséquences d'une conjecture de l'auteur. Les bases de ces conjectures sont réelles, et celles-ci sont défendables déjà pour des raisons qui n'ont rien à faire avec la liste ci-dessus.

Le caractère « cosmique » des données 5, 7 et 8 surtout doit être noté.

Vu la structure de ces listes, vu avant tout les dimensions cosmiques des nombres principaux, nous concluons que la numérologie de l'Ancien Testament touche le problème de la rédaction finale. La grande idée qui présidait à ce travail reste sans solution, malgré toute la recherche littéraire, qui pourtant garde toute sa valeur. Il y a maintes insertions et répétitions, apparemment superflues, mais qui s'expliquent si le rédacteur obéissait à un schème numérique relatif au nombre de versets. La conclusion inévitable, pour nous, est que *l'œuvre rédactionnelle de la Bible fut effectuée en fonction de deux schèmes numériques, dont l'un se réfère à l'étendue du livre, donc au nombre de versets, l'autre au Temps sacré, donc à la chronologie.*

Pour illustrer le caractère ésotérique de cette numérologie nous donnons deux exemples. Les voici :

— La logique constructive de la chronologie des Patriarches n'apparaît qu'avec la découverte de la période de 3/4 d'un an, à compter entre la génération et la naissance de chacun d'eux.

— Le caractère cosmique du nombre des versets de la Torah ne se revèle qu'avec la découverte que 5845, le nombre donné à la fin du livre, est égal à : $16 \times 365.25 + 1$.

Notons encore que maintes constatations de détail, faites par d'autres chercheurs, confirment la préoccupation de l'école rédactionnelle pour un ordre numérique. Nous nous référons à Goldberg, Jacob ,Cassuto et Schedl (46). Mais nous croyons aussi qu'il faut chercher surtout les préoccupations dominantes de cette école, et que nous les avons touchées et formulées ci-dessus.

---

(46) O. Goldberg, *Die fünf Bücher Moses ein Zahlengebäude,* Berlin 1908. B. Jacob, *Das erste Buch der Torah,* Genesis, Berlin 1934, pp. 156 s., 235 s., 257 s., 295, 431, 834. U. Cassuto, *A Commentary on the Book of Genesis* (2 vol.), Jerusalem 1949 et 1961 ; idem, *The documentary Hypothesis,* Jerusalem 1961. C. Schedl, « Thesenanschlag », dans *Theol.-prakt. Quartalschr.,* 1965, p. 170 s.; idem, « Worte und Zahlen », *ZAW* 77 (1965), p. 259-267.

Enfin, les mêmes méthodes rédactionnelles décrites plus haut se retrouvent aussi, au moins partiellement, en d'autres ouvrages de la même époque. Déjà nous avons mentionné les chronologies diluviennes des Babyloniens, qui sont des compositions astrologiques, et des réprésentations cryptographiées de la roue du Temps. Ensuite, le *Véda,* le recueil des vers des Brahmanes, est divisé en autant d'éléments métriques qu'il existe de « moments » dans l'année. Le *Çatapathabrâhmana* précise que le *Rigveda* contient 432.000 syllabes, nombre qui égale celui des années d'un grand cycle (*hazerwan*), lequel cycle était connu d'ailleurs à Bérose (47).

Notons encore qu'il y a *quatre Evangiles,* dont le dernier surtout fut étudié quant à sa structure numérique. Boismard a décrit le schème de 7 semaines, qui donc couvrent 7 × 7 jours (48). Quiévreux trouva plusieurs tétractys cachées dans le schème numérique du même Evangile (49). La méthode de camouflage de ces tétractys, très bien décrite par lui, est toujours la transposition systématique des éléments, c'est-à-dire essentiellement la cryptographie grecque. Le but immédiat de ces schèmes est de relever un verset, ou bien un demi-verset, celui qui se trouve dans le clair du cryptogramme, au centre de la tétractys. Une de ces tétractys relève ainsi le verset 19,27 a : « Puis il dit au disciple : Voilà ta mère »; une autre le verset 12,25 b : « Celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la Vie éternelle » ; une troisième relève le verset 8,51 : « Amen, Amen, je vous dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. ».

Si ces tétractys symbolisent elles aussi *la roue du Temps, la roue cosmique,* leur sens devient intelligible. Elles sont comparables à *la croix gammée,* au *dorje,* au *mandala* et au *diagramme SATOR.* Elles parlent de la valeur cosmique de la Rédemption du Christ et de la transmigration de l'âme. Elles sont des *signes du Salut.*

A titre de communication, nous remarquons encore que nous avons analysé les listes laconiques des nombres, décrites plus haut et plusieurs listes de nombre de versets du Nouveau Testament. Elles

---

(47) R. Taton, *Hist. Gén. des Sciences* I, Paris, 1957, p. 157.

(48) M.-E. Boismard, Braun, Cerfaux, *L'évangile de Jean,* Bruxelles 1958, p. 136 s. Cf. E. Lohmeyer, « Aufbau u. Gliederung », *Z.N.W.,* 28 (1928), p. 11-36.

(49) F. Quiévreux, « La maternité spirituelle de la Mère de Jésus », *Suppl. de la Vie Spir.,* V (1952), p. 101-134 ; *idem,* « La structure symbolique de l'Ev. de St Jean », *R.H.P.R.,* 2 (1953), p. 123-165.

sont des compositions arithmo-géométriques, analogues aux cosmogrammes de la chronologie dite samaritaine. Des croix cosmiques et des étoiles dessinées ne manquent pas sur ces diagrammes.

La conclusion auquel nous arrivons, déjà justifiée par la présente publication, est que dans la pensée des Hébreux, l'histoire du salut se déroulait sur une scène de dimensions cosmiques. L'étendue du Livre ainsi que le Temps sacré reçurent donc des dimensions cosmiques, astronomiques et « calendriques ». Le Livre sacré représentait aux initiés une roue du Temps.

Le contexte idéologique de ce symbolisme

L'investigation de la chronologie biblique et de la répartition artificielle des nombres de versets devait nécessairement commencer par une série de constatations d'ordre numérique. Nous nous excusons si la description, quoiqu'en forme assez abrégée, fut un peu fastidieuse pour le lecteur. Mais le résultat auquel on arrive s'accorde bien avec la symbolique qui dominait l'état d'esprit de l'antiquité. Commençons par quelques citations d'une autorité, Mircea Eliade :

« Le *mundus* romain était une fosse circulaire, divisée en quatre ; il était... l'image du Cosmos... la ville (urbs) se situait au milieu de l'orbis terrarum... l'installation d'un territoire équivaut à la fondation d'un monde ». La ville était le centre du Cosmos, mais aussi l'autel, qu'on entourait d'un cercle cosmique. Le plan du temple devait correspondre à un plan céleste ; il fut donc communiqué par le dieu dans une révélation (50).

Mais ensuite, le Cosmos était l'univers en rotation et ainsi le Temps est intimement lié à l'idée de l'imago mundi. « Puisque le Temple représente l'image du Monde, il comporte également un symbolisme temporel. C'est ce qu'on constate, par exemple, chez les Alogonkins et les Sioux. Leur cabane sacrée qui ... représente l'Univers, symbolise en même temps l'Année. Car l'Année est conçue comme une course à travers les quatre directions cardinales, signifiées par les quatre fenêtres et les quatre portes de la cabane sacrée. Les Dakota disent : « l'Année est un cercle autour du Monde », c'est-à-dire autour de leur cabane sacrée qui est une *imago mundi.* » ... On trouve dans l'Inde un exemple encore plus clair. Nous avons

(50) M.ELIADE, *Le sacré et le profane,* Paris 1965, p. 31-59, surtout p. 43.

vu que l'élévation d'un autel équivaut à la répétition de la cosmogonie. Or, les textes ajoutent que l'« autel du feu est l'Année » et expliquent en ce sens son symbolisme temporel : les 360 briques de clôture correspondent aux 360 nuits de l'années, et les 360 briques *yajusmati* aux 360 jours (*Çatapatha Brâhmana*, X, 5, iv. 10). En d'autres termes, à chaque construction d'un autel de feu, non seulement on refait le Monde, mais on « construit l'Année » ; on régénère le Temps en le créant de nouveau. » Dans cet état d'esprit on comprend aussi que « dans plusieurs langues des populations aborigènes de l'Amérique du Nord, le terme « Monde » (= Cosmos) est également utilisé en sens d'Année. »

Ensuite, les Juifs ne constituaient pas une exception à la règle générale. Le mot *'Olam* signifie *temps, siècle,* mais aussi *monde, Cosmos.* En reprenant M. Eliade : « Nous trouvons un symbolisme temporel analogue intégré dans le symbolisme cosmologique du Temple de Jérusalem. D'après Flavius Josèphe (*Ant. Jud.*, III, vii, 7), les douze pains qui se trouvaient sur la table signifiaient les douze mois de l'Année et le candélabre à soixante-dix branches représentait les décans (c'est-à-dire la division zodiacale...). Le Temple était une *imago mundi :* se trouvant au « Centre du Monde », à Jérusalem, il sanctifiait non seulement le Cosmos tout entier, mais aussi la « vie » cosmique, c'est-à-dire le Temps. C'est le mérite de Hermann Usener d'avoir, le premier, expliqué la parenté étymologique entre *templum* et *tempus,* en interprétant ces deux termes par la notion d'intersection (« Schneidung, Kreuzung »)... Des recherches ultérieures ont précisé encore cette découverte : « *Templum* désigne l'aspect spatial, *tempus* l'aspect temporel du mouvement de l'horizon dans l'espace et dans le temps » (51).

Si donc le Livre est une *imago mundi,* comme le Temple, il est logique que son étendue fut mesurée par des nombres cosmiques, des nombres « circulaires » évoquant soit l'année ou la grande année, comme dans le *Rigveda,* soit une période d'années de 16 et de 49 ans, comme c'est le cas pour la Torah et la Miqrah.

Dans cet état d'esprit, il est logique aussi que les Juifs aient élaboré le Temps selon les idées astrologiques prévalentes dans l'Antiquité, que la chronologie biblique contienne des cosmogrammes, que le quatrième Evangile cache des diagrammes, comme nous l'avons expliqué, qui exaltent le Christ et la dimension cosmique de son Œuvre rédemptrice.

---

(51) *Ibidem,* p. 62-66.

Rien d'étonnant si les Juifs utilisaient la cryptographie de leur temps en fonction de leur symbolisme, comme l'auteur du carré SATOR le faisait.

III *Le carré SATOR et l'ésotérisme juif*

Quoique le diagramme parle sans aucun doute de *la roue du Temps,* le mot utilisé est *rotas,* au pluriel. C'est une des raisons pour lesquelles on voit, depuis Cumont, dans la vision d'Ezéchiel, ch. 1, une des sources du diagramme. Le prophète, face au «hyperborealis», voit le ciel s'ouvrir et ensuite un nuage lumineux, tournant et turbulent, qui descend du ciel, poussé en avant par le vent du nord. Le nuage lumineux, une théophanie, est décrit comme une roue, *ophen,* comme une fontaine ou un œil, *'ayin,* une source de lumière, de feu et de foudre (*Ez.* i, 4.13). (52).

Dans la description plus détaillée de cette vision, les images alternent. La source se change en quatre animaux, chacun à quatre faces, puis en quatre roues, quatre sources et enfin il y a l'évocation d'un être humain.

La pluralité des roues, dans cette série d'images, correspond à la forme pluriel, *rotas,* au carré. Les quatre sources correspondent aux quatre *kentra* du diagramme horoscopique, aux quatre clous de la croix du Sauveur, et aux blessures correspondantes, d'où coulait le sang salvifique. Les quatre animaux correspondent aux quatre Evangélistes (53). Quoique cette tradition ne remonte pas nécessairement jusqu'au temps du carré SATOR (54), celui-ci est sans aucun doute solidement enraciné dans la tradition apocalyptique et sacerdotale, où le Livre d'Ezéchiel était d'une importance éminente (55).

Les chronogrammes bibliques appartiennent à cette même tradition sacerdotale. Moïse, pourtant, avait défendu au peuple de

---

(52) Le sens d'une telle théophanie semble toujours la *sanatio* de l'homme, une rénovation par une illumination de la part de Dieu. Cf. les images des manuscrits dans JUNG, *o.c.,* fig. 50 et 74 aux pp. 157 et 213.

(53) IRÉNÉE, *Adv. Haer.* III, 11, 8. Cf. JUNG, *o.c.,* fig 58, 62 et 197, aux pp. 174, 186 et 503.

(54) Irénée traite des quatre êtres de l'*Apoc.* iv, 7. Ce texte, pourtant est inspiré d'*Ez.* I, 9 s.

(55) *Hén. éth.,* xl, 2 ; lxxi, 6 s. ; *Bar. syr.,* xl, 11 ; *L'ascension d'Isaie, l'Apoc. d'Abr.* 18. Cf. F.-M.-M. SAGNARD, *Irénée de Lyon, Contre les Hérésies,* III (Sources Chrétiennes, 34), Paris 1952, p. 193 s.

regarder le ciel, en raison du danger d'idololâtrie et parce que les astres étaient créés pour les païens (*Dt.*, iv. 19). La question se pose donc à quelle époque le clergé de Jérusalem comptait des ésotéristes astronomiques qui pratiquaient la cryptographie, comme on le faisait à Qûmran. Nous l'étudions dans les sections suivantes.

Le quatrième jour de la semaine

Il est bien connu que la semaine juive conquit le monde romain. Le Sabbat devenait le jour de Saturne-Kronos, le dieu suprême du panthéon ; le quatrième jour de la semaine devenait le mercredi, le jour de Mercure-Hermès ; etc. Mais cette nomenclature, ce vêtement de la semaine juive, ne doit-il pas trouver, lui aussi, son origine dans un milieu juif ?

Mercure était en Gaule le dieu le plus vénéré, selon le témoignage de Jules César. Il l'était, sans doute, à Rome aussi et dans tout l'empire d'Occident. A Borsippa, Nabu (= Mercure) avait son Temple et son Ziggurat. Nous mentionnons encore les noms, surtout néo-babyloniens, commençant avec Nabo- or Nabu- (56). Grâce à cette dévotion universelle, croyons-nous, grâce aussi à sa fonction de révélateur de l'humanité, il avait reçu une place d'honneur dans la semaine juive : le jour central (57). Pour la même raison, le Nouvel An, ainsi que le premier jour de chaque saison, fut fixé au quatrième jour, dans le calendrier solaire dit « de Qumran ». Ensuite, le caractère sacré du mercredi fut reporté jusqu'à la première semaine de la création et motivé par une révélation de Yahvé, qui sonne comme l'authentification divine de ce calendrier : « Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel... qu'ils servent de signes, tant pour les fêtes que pour les jours et les années. » (*Gen.* i, 16).

---

(56) CÉSAR, *De Bello Gallico*, VI, 17. Cf. aussi les traditions postérieures ; JUNG, *o.c.*, dans le registre, énumère 200 références environ pour Hermès-Mercure. Nous remarquons encore que les astronomes babyloniens avaient mesuré le temps de révolution de Mercure (Nabu) avec « une précision surprenante « comparée à ceux des autres planètes (TATON, *o.c.*, p. 136).

(57) Mercure comme *anima mundi* fut localisé au centre de l'univers. JUNG, *o.c.*, fig. 91, 93, 117 aux p. 263, 271 et 323, et les pages 187, 572 et 604. Il reçut pareillement la place centrale dans la semaine juive. L'analogie est frappante.

Mercure-Hermès, la planète la plus rapide, était considéré comme le plus jeune des dieux, et ainsi il devenait le messager ailé entre le ciel et la terre et le révélateur pour l'humanité. La théologie juive, ne pouvant pas admettre les dieux astraux, avait substitué la révélation d'Hermès par un « Deus dixit », qui maintenait pourtant les astres comme des signes révélateurs.

A l'origine du premier chapitre de la Genèse, à l'origine de la nomenclature des jours de la semaine et du calendrier sacerdotal se trouve donc le schème numérique : — — — 4 — — 7. Ceci reste inexplicable si on n'accepte pas son origine astrologique.

Il n'est pas difficile de voir comment la série des noms des jours fut complétée : le soleil, qui est masculin, reçut la place symétrique, vis-à-vis de Saturne ; il est suivi par la lune, le second grand luminaire (*Gen.* i, 16). Vénus, féminine, reçut la place symétrique vis-à-vis de la lune (58). Après la lune suit Mars, le plus rapide de la série Mars, Jupiter, Saturne, qui occupent les rangs 3, 5 et 7. Mercure, hermaphrodite, est donc clairement le centre de cette composition : + — + ± + — +. On doit observer que l'ordre des planètes rangées selon leur temps de révolution l'ordre : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne), n'est plus observé. Cette constatation souligne la position centrale de Mercure. A l'origine de la nomenclature des jours de la semaine se trouve donc, certainement, le schème donné ci-dessus : — — — 4 — — 7.

S'il est encore discutable que ce schème numérique a présidé à la rédaction du premier chapitre de la Genèse — ce que nous croyons — l'exemple suivant montre comment il dominait la phase rédactionnelle de la Bible ; le voici :

Le nombre de versets de la Torah est égal à 5845, soit $4^2 \times 365.25 + 1$; le nombre de versets de la seconde partie de la Bible,

---

(58) Elle est la déesse de la beauté et de l'amour. Un vendredi Dieu créa l'homme, suivi par le *Deus dixit :* Soyez féconds, multipliez vous. *Gen.*, I, 28.

Pour les Juifs des derniers siècles avant notre ère, le vendredi et le mercredi étaient-ils des jours spéciaux? Ils l'étaient encore dans la *Didascalie* (XXI, xiv, 14-18), ouvrage chrétien qui s'oppose aux tendances judaïsantes (H.-J. Schoeps, *Theol. und Gesch. des Jud. chr. tums,* Tuebingue 1949, p. 61-63 ; A. Jaubert, *La date de la Cène,* Paris 1957, p. 80). Mais maintenant ces deux jours sont devenus des jours de jeûne. Leur institution est attribuée au Christ et motivée par la chronologie de la semaine de la Passion, par l'arrestation et la crucifixion. On note l'antiparallélisme : institution par le Christ en opposition du *Deus dixit* de la *Genèse,* I, 14.28.

de la Miqrah (Ecritures) est égal à 17347, soit $7^2 \times 354 + 1$ (59).

Nous avons remarqué déjà que la décomposition de ces deux nombres montre leur parenté aux nombres principaux des chronologies. Il s'agit des nombres calendriques. L'année julienne consiste en 365.25 jours ; l'année lunaire en 354 jours. Ensuite, on doit noter que les nombres fixés pour la Torah et pour la Miqrah sont strictement analogues. Ces deux nombres honorent les grands luminaires du premier chapitre de la Genèse ; mais ensuite le couple de chiffres 4 et 7 apparaît dans un contexte incontestablement astrologique. Le schème numérique de la semaine se retrouve ici : 1 2 — 4 — — 7.

L'élaboration du système des nombres de versets appartient sans aucun doute à la phase rédactionnelle, donc à l'époque hellénistique et romaine. Mais il va sans dire que le schème numérique de la semaine qui se trouve à la base pourrait être plus ancien de quelques siècles.

Hermès et les Juifs

Nous avons dit déjà que la cryptographie grecque fut attribuée à Hermès. Que signifie donc Mercure-Hermès pour les Juifs ?

Vers l'année 190 av. J.-C., un mage apparaît dans les traditions juives, ressemblant à Mythra et à Enmeenduranki, mais surtout à Nabû des Babyloniens, à Toth des Egyptiens, à Hermès des Grecs. Son nom est Hénok, *l'intelligent, l'intellectuel.* Il est illuminé par Dieu et, à son tour, il est l'illuminateur de l'humanité. Dans la tradition il est, comme Nabû - Toth - Hermès, le maître des scribes pour toutes les sciences, *ta hieratikè technè :* l'astrologie, l'art des lettres, y compris la numérologie, et sans doute, la cryptographie. Même dans le texte sobre de la Bible, il reste immortel. Son fils Mathusalem atteignit l'âge le plus haut de tous les patriarches, comme un reflet de l'immortalité du père (60).

---

(59) Cf. plus haut p. 340 et JAUBERT, *o.c.*, p. 44 c.

(60) Son âge, 969 ans, s'explique peut-être ainsi : les chiffres 9-6-9 s'écrivent : th-w-th, c'est-à-dire *Thoth.* Celui-ci était dans la tradition égyptienne le premier homme, un sur-homme et un magicien. Le sens de cette section de la généalogie juive est, sans doute, apologétique : elle veut exprimer que la tradition sacrée des Juifs est plus ancienne que celle des Egyptiens. Plus tard, Nimrod, c'est-à-dire Babylone, figure dans la descendance de Noé (*Gen.* 10, 1-8). Donc les Babyloniens, comme les Egyptiens, ne possèdent que des traditions secondaires. La révélation primitive reste selon la Bible dans la ligne Adam - Hénok - Noé.

Deuxième remarque : le premier Livre des Maccabées (xii, 2.20), nous atteste la correspondance officielle entre Jérusalem et Sparte de l'année 143 av. J.-C. L'ambassadeur lacédémonien entrait donc solennellement à Jérusalem, où le *kèrykeion* impressionnait les diplomates. Ensuite, croyons-nous, les scribes l'ont utilisé pour une nouvelle édition de la Torah. Antiochus Epiphane avait banni le Livre. En 170, il avait dépouillé le Temple. Quelques années plus tard, la seule possession d'une copie de la Loi était un crime capital et on perquisitionnait même chez les laïcs, Les exemplaires trouvés furent brûlés (*1 Macc.* i, 23 s., 59 s.). La Torah hébraïque était donc quasi non-existante ; une nouvelle édition faisait partie de la restauration religieuse (61). Mais elle avait besoin d'un « aggiornamento », parce que les Grecs connaissaient désormais la chronologie.

La chronographie grecque avait son centre à Alexandrie avec le Muséon. Le disciple d'Aristéarche, Apollodore d'Athène, 150-100 av. J.-C., se faisait l'éditeur de Bérose. Il avait élaboré une chronologie pour les *diadochies,* les listes de succession des philosophes, rangés selon la relation de maître et disciple. Il fixait approximativement pour chacun d'eux l'année de naissance, l'âge de son *akmè* et l'âge de sa mort. Or, la chronologie des patriarches est composée selon le même schème. Elle donne l'année de naissance de chacun, l'âge de paternité et l'année de la mort. La chronologie d'Apollodore fut terminée vers 143 av. J.-C., l'année où le *kéryx* serait entré à Jérusalem (62) !

Le premier Livre des Maccabés (xii, 21) nous enseigne encore que les Juifs et les Spartiates sont frères, que ceux-ci sont aussi des fils d'Abraham. On s'étonne de cet œcuménisme. Le sens de cette phrase est-il de déclarer comme légitimes la cryptographie, l'astrologie et l'hermétisme ? Un texte postérieur de plusieurs siècles attribué à Zosime n'hésite même pas à rendre Hermès responsable de la traduction complète de la Bible en grec et en égyptien (63) !

Il est certain aussi que les rédacteurs de la Bible se servaient de la cryptographie grecque, dont voici un exemple, décrit par Raschi, un Rabbin de Troyes du XI[e] siècle (64) :

---

(61) Cf. S. LASSALLE, *Bull. du Cercle E. Renan,* 73 (1960) et 94 (1962).

(62) PAULY-WISSOWA, 1, p. 2855.

(63) Cf. JUNG, *o.c.,* p. 492 s. Il suit le texte de BERTHELOT, III, xlix, 4,8 - 12,2. Pour la traduction, cf. W. BOUSSET, *Hauptprobleme der Gnosis,* Göttingen, 1907, p. 190 ss.

(64) *Jew. Enc.,* IX, col. 164 a ; C. GINSBURG, *The Kabbalah,* Londres, 1865, p. 50-54.

Il s'agit du passage d'*Ex.* xiv, 19-21 : « L'Ange de Dieu qui marchait en tête des armées d'Israël changea de place et marcha à l'arrière-garde... (20 :). Elle (la colonne de feu) prit possession entre l'armée des Egyptiens et celle d'Israël... (21 :). Moïse étendit la main... Dieu refoula la mer... les eaux se fendirent ».

Le texte hébreu du verset 20 est « un peu forcé », difficile à rendre. Toutes les traductions anciennes l'ont paraphrasé. Mais le schème numérique de ces trois versets est strictement régulier : chacun d'eux contient 72^2 caractères.

Ce nombre, d'ailleurs, attire l'attention par sa composition numérique : 72 égale $2^3 \times 3^2$. Ensuite, le même nombre se retrouve assez souvent, comme un nombre choisi a priori. 72 était le nombre des traducteurs de la Septante. Notre Seigneur envoya comme missionnaires 72 disciples selon St Luc. x, 1 (65).

Mais pour un décrypteur le même nombre est intéressant, parce que les 72 caractères permettent juste de remplir un rectangle presque carré, de 8×9 cellules. Raschi, en fait, explique que le clair de notre texte est un diagramme de 8×9 cellules, dont chacune contient un nom divin de trois caractères. La technique de la cryptographie décrite par lui est exactement celle des Lacédémoniens. Le passage biblique est donc un texte laconique, ayant un second sens, à un niveau plus profond.

Dans le cas présent, il n'est pas difficile de déterminer où le rédacteur cryptographe trouvait son inspiration. On doit remarquer que le texte parle de Dieu, Moïse et l'Ange ; que les Noms divins sont symboliquement présents. Nous rapprochons ce passage des versets xxiii, 20-21 du même livre : « Je m'en vais envoyer un Ange devant toi... il a en lui mon Nom. » Ce texte parle de Dieu, de l'Ange et du Nom. Or, *h(a)Sh(e)m* se lit, inversement : *M(o)sh(e)h.* Moïse donc est symboliquement présent. La ressemblance entre les deux passages est frappante ; nous concluons que

---

(65) En dehors de la Bible aussi, le nombre 72 reste un nombre très spécial. La Règle de St Benoît contient 72 chapitres. Les Hindous connaissent 72 mille nerfs du corps humain. Au Moyen Age on savait que la couronne de N. Seigneur contenait 72 épines. A l'origine se trouve sans doute la division de l'écliptique en 12 signes. Ainsi 12 et 72, soit 6×12, est un nombre « circulaire », donc cosmique. Cf. l'explication de Flavius Josèphe du nombre 70, ci-dessus p. 344.

le rédacteur de *Deut.* xiv, 19-21 fut inspiré par le texte xxiii, 20 s. Il répétait et explicitait les idées qui se trouvent là.

Mais ensuite, le généalogiste ainsi que le chronologiste trouvaient leur inspiration dans la lecture en double sens du mot *m-sh-h, h-sh-m.* Le nom *Yhwh* ne se prononçait pas, par respect ; mais il était permis de l'indiquer symboliquement, par la valeur numérique du mot 26. Or, le généalogiste mit Moïse dans la 26e génération (66). Il usait d'un nombre évocatif qui est significatif pour l'état d'esprit de cette époque (67). Le chronologiste reprit le même nombre 26, en mettant la naissance de Moïse en l'an 2600 à partir de l'année de la création (68).

Nous ajoutons encore que la généalogie de Sem (*Gen.* x, 21-32) fut méticuleusement élaborée selon plusieurs schèmes numériques, dans lesquels le nombre 26 joue le rôle dominant. Le nombre des descendants de Sem, le nombre des mots et le nombre des caractères de ce passage sont respectivement 26, 4 × 26 et 15 × 26 (69).

---

(66) Adam (1), Noé (10), Abraham (20), selon *Gn.* v et xi ; puis : Isaac (21) et Jacob (22). Ensuite, selon *1 Chron.* vi, 1-3 ; Lévi, Caath, Amram et Moïse (26). La lecture en sens inverti se retrouve dans un crytogramme de Qûmran, cf. *R.B.* 63 (1956), p. 63 s.

(67) Pendant la persécution d'Antioche Epiphane la prononciation du nom Yahvé était sévèrement défendue. Cette coutume se maintint après la libération par respect.

(68) Voir p. 340 et la note n° 45.

Un autre exemple de la même astuce se trouve dans la généalogie du Christ, de l'Evangile de saint Matthieu. Le nombre de générations d'Abraham à David, de celui-ci à l'exil et de là jusqu'à Jésus est de trois fois 14. Or, ce nombre évoque le nom David en raison de sa valeur numérique : Dwd = 4 + 6 + 4 = 14 (*Matt.*, i, 17 ; cf. *Enc. Bib.*, III, col. 754) ; mais aussi le 14e caractère de l'alphabet, le *nun* (cf. ci-dessus, p. 4). Le sens de cette astuce ésotérique est, sans doute, de relever l'harmonie de l'histoire qui tend vers Jésus, le Fils de David, le Messie. Ainsi la numérologie souligne la théologie de l'histoire, comme dans l'Ancien Testament, tout en acceptant l'idée de d'harmonie universelle, selon le goût de l'époque.

Le nombre 14 évoque encore le nombre de jours de deux semaines ; 1/26 de l'an ; 2 6étant le nombre de semaines compris en *deux saisons.* Dans l'Antiquité, on était sensible pour cette sorte de correspondances, dans lesquelles on reconnaît l'harmonie cosmique. Dans l'Evangile selon saint Jean, il y a le titre messianique Amen-Amen, utilisé comme autodésignation de Jésus. La valeur numérique de ce Amen-Amen est 2 × 91, soit 182, nombre de jours de *deux saisons,* selon le calendrier sacerdotal dit de Qûmran. La valeur numérique de *Amen* est égale à celle de *m-l-'-k, Ange.* Cf. l'ange de *Ex.*, xiv, 19 et xxiii, 20.

(69) GOLDBERG, *o.c.*, p. 1-16.

Nous résumons que la « généalogisation » et la « chronologisation » de l'histoire sont des opérations rédactionnelles, comme la confection des cryptogrammes. Ces opérations sont, dans les exemples ci-dessus, des *midrash* sur *m-sh-h, h-sh-m.* Les scribes de Jérusalem appliquaient la lecture en sens inverse et utilisaient des nombres évocatifs, des schèmes numériques, mais aussi la cryptographie grecque. L'ésotérisme des scribes s'explique à Jérusalem depuis la restauration des Maccabées. La composition d'une chronologie des Patriarches se situe, mieux encore, après l'année 143 av. J.-C.

On nous reprochera sans doute qu'une pareille datation est parfaitement impossible, que la recension samaritaine doit remonter jusqu'au cinquième siècle, avant la rupture entre Juifs et Samaritains, sous Esdras. Dans les limites de cette étude, il n'est pas possible de combattre cette position quasi dogmatique. Nous renvoyons à un spécialiste qumranien d'autorité, Frank Moore Cross, qui remarque, concernant la bible samaritaine : « En fait, ce texte est une branche relativement tardive » (de la tradition textuelle de la Bible en général), « remontant, au plus tôt, au temps des Hasmonéens » (70).

L'intérêt de la numérologie biblique s'entrevoit déjà. Elle est symbolique et géométrique. Des cosmogrammes analogues à ceux de Raban Maur se trouvent à l'intérieur de la Bible. On ne se trouve pas seulement aux origines de l'ésotérisme de la pensée occidentale (71), mais à travers la dernière rédaction de la Bible on peut descendre, croyons-nous, jusqu'à l'origine de l'apocalyptique juive.

Jacques Meysing.

(70) F. Moore Cross, *The Ancient Library of Qumran,* New York 1961², p. 172. On y trouve les arguments et les références.

(71) Cf. J. Daniélou, « Aux sources de l'ésotérisme Judéo-Chrétien », *Archivio di Filosofia,* Padoue, 1960, p. 39 s.